

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La littérature en mémoire

Jean Royer, *La main ouverte*, Montréal, l'Hexagone, 1996, 272 p., 24,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1996). Compte rendu de [La littérature en mémoire / Jean Royer, *La main ouverte*, Montréal, l'Hexagone, 1996, 272 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 13–13.

La littérature en mémoire

Dans ce livre à l'écriture lumineuse, l'écrivain et éditeur parle des paysages culturels qui l'habitent, depuis hier jusqu'à aujourd'hui.

Et, surtout, de la littérature, et de la poésie qui est

« ce qui nous appartient d'un pur présent ».

RÉCIT
Francine Bordeleau

APRÈS PLUSIEURS RECUEILS DE POÈMES et d'entretiens littéraires, après des anthologies, Jean Royer a entamé un triptyque autobiographique. Cinq ans après *La main cachée*, récit de l'apprentissage affectif publié aux Éditions de l'Hexagone, qui sont aussi devenues « sa » maison, l'homme nous livre maintenant un deuxième volet qui restitue, celui-là, en cinq grands thèmes regroupant trente-deux récits brefs, les étapes de son apprentissage culturel.

Avec comme esprit tutélaire le poète et chroniqueur Léon-Paul Fargue, qu'il cite en ouverture (« Tout cela, c'est ma géographie secrète »), Jean Royer invite ici à parcourir des territoires intimes toujours en relation étroite avec la culture québécoise (qui l'a conduit, dit-il, vers les autres cultures du monde). Il commence par s'ancrer — par ancrer son récit — dans le « pays natal ». S'en étonnera-t-on ? L'écrivain reconnaît ses racines : elles sont au Québec, bien sûr, mais d'abord dans la capitale, où il est né en 1938. Il s'y découvre la « passion du journalisme », qui le mènera en 1978 au *Devoir*, où il reste jusqu'en 1991, année qui le voit entrer à l'Hexagone à titre de directeur littéraire. Et à Québec, Jean Royer, journaliste culturel, découvre un monde qui sera désormais le sien. On le rencontre au Chantateuil

— la légende veut que Gilles Vigneault ait trouvé ce nom —, un café alors célèbre, fréquenté par les artistes. En même temps, il écrit des recueils de poésie (l'« apprentissage littéraire » sera l'objet de *La main nue*, le dernier volet du triptyque).

Voilà pour les grandes lignes de la carrière évoquée tout au long de *La main ouverte*, titre inspiré de ces vers de Gilles Vigneault (cités par Royer) :

*Dans sa main ouverte un anneau qui luit
Une ombre l'attend pour dormir avec lui.*

Mais qu'on ne s'y méprenne pas : *La main ouverte* n'est pas un simple livre de souvenirs. Redonnons à la carrière, qui aura facilité une foule de rencontres passionnantes, privilégiées, ce qui lui est dû. L'homme, toutefois, s'efface devant ceux-là qu'il a fréquentés, de près ou de loin, et dont il rappelle — et convoque — aujourd'hui la mémoire. Les (nombreux) artistes et écrivains traversent le livre comme les incarnations de cette culture qui, on le constate d'entrée, est la vie même de Jean Royer.

En quelques pages sont présentés des portraits (Jordi Bonet, René Derouin, Félix Leclerc, Roger Lemelin, qui est pour Jean Royer un grand

auteur de romans populaires, Gilles Vigneault), des « exercices d'admiration » (pour Gaston Miron, Gabrielle Roy, « racontée » par son mari le Dr Marcel Carbotte, Paul Zumthor...), des voyages, des scènes de « la vie culturelle ». L'amitié commande de beaux textes, mais pas seulement elle : Royer réunit ici des figures significatives, dont les œuvres, assurément, permettent « de se posséder dans ses rêves et sa récitation du monde ». Et il y a, surtout, la poésie, cette voix souveraine qui nous inscrit dans le temps et dans l'espace. « Ainsi les poètes, dans leur quête de l'énigme d'aimer, m'ont toujours réconforté contre une mélancolie secrète », écrit Royer. Dans ces portraits intimes se présentent dès lors, en filigrane, les fondements d'un rapport au langage, à la métaphore. C'est cela même qu'il fait partager au lecteur. Avec, il faut le dire, beaucoup de générosité.

La générosité : voilà bien ce qui habite continuellement *La main ouverte*, ouvrage dans lequel Royer poursuit en somme la « critique d'accompagnement » qu'il pratiqua longtemps. Comme journaliste, il a toujours eu à cœur, en effet, d'établir un dialogue avec les œuvres et leurs auteurs ; il propose ici le même regard, additionné de sympathie. Aussi son entreprise apparaît-elle comme le contraire de celle, par exemple, d'un Jean-Pierre Guay qui, dans son *Journal*, a voulu absolument tout dire, au risque de devenir *persona non grata*. Royer, lui, à une ou deux exceptions près — une entrevue houleuse avec l'écrivain français Michel Braudeau est relatée —, ne dit que le bien. Pas de potins, ni de règlements de comptes, ni même de flèches subtilement empoisonnées ; à propos du *Devoir*, « passion » qui a connu ses orages, *La main cachée* reste d'une discrétion stoïque. Ne ressort finalement que l'essentiel : les œuvres et les artistes estimés ; la poésie, nécessaire et irremplaçable, qui nous ancre au monde ; la célébration d'un langage *habité*, sans lequel nous ne serions... De l'auteur de *Bonheur d'occasion*, Royer écrit :

*Il nous reste d'elle une œuvre littéraire incomparable,
d'une grande force et d'une haute qualité humaine.
Ainsi sommes-nous, comme lecteurs, les béritiers de
son regard sur le monde.*

Ce que Jean Royer établit dans *La main cachée*, c'est bel et bien une généalogie, n'en doutons pas.

JEAN ROYER
La Main cachée
RÉCIT



JEAN ROYER
La Main ouverte
RÉCITS

